

Chroniques montagnardes.

Histoire de pâte.

Il faut replacer cette histoire dans son contexte, c'est à-dire à l'orée des années soixante-dix. Après avoir envisagé de s'embarquer pour le nouveau monde, Céleste avait revu ses ambitions à la baisse, et opté pour une destination, certes moins prestigieuse, mais plus réaliste. L'envie de dépaysement, même en ces temps d'insouciance, avait un prix. Il devait trouver comment financer son voyage. Il lui parut judicieux de travailler quelques temps dans le but de se constituer un pécule. En ce début de printemps, l'opportunité de trouver un « job » saisonnier était à considérer. Après avoir parcouru les annonces du journal local, sans rien trouver de ce qu'il y cherchait, confiant en

sa bonne étoile, il décida de démarcher la chambre d'agriculture...

A cette époque, la ville olympique, ne ressemblait pas encore à l'agglomération d'aujourd'hui. Certes les jeux d'hiver avaient boosté l'urbanisation de la cité, cependant, l'ambiance générale y fleurait encore bon la province. L'agrément premier du lieu tenait surtout aux montagnes, dont les cimes et les arêtes dentelées cernaient de toutes parts ce lieu de confluence. Rien de véritablement oppressant pourtant, car la zone où prospérait la belle, se présentait comme une vallée en auge large et ouverte. Les glaciers alpins, aux cours des périodes précédentes, avaient raboté le karst avec une redoutable efficacité. L'histoire, les légendes, les secrets, auréolaient les massifs alentour de brumeux mystères. Pénétrer en leur sein, c'était s'immerger dans la mémoire des lieux, tutoyer avec bonheur un passé dont les traces se perdaient dans les herbes folles et la rocaille des pentes.

Rendu à la chambre d'agriculture, Céleste s'était vu proposer par le jeune secrétaire de celle-ci, un emploi de berger. Le rôle consistait à s'occuper d'un troupeau de moutons durant l'intersaison. De prime abord, le côté romanesque de l'aventure le séduisit. Il se laissa tenter par la proposition, sans réfléchir

plus avant à ce que pouvait cacher de défavorable, une proposition tombant avec autant d'à-propos. Le résultat inattendu de sa démarche allait le mener à une soixantaine de kilomètres au Sud de la capitale des Alpes.

Il ne doutait pas de se montrer à la hauteur de sa tâche. Pourtant la connaissance qu'il avait du monde rural était des plus limitées. Quand à son expérience de berger, elle était quasiment nulle. Tout juste, pendant des vacances à la campagne, avait-il escorté quelques chèvres, en compagnie de garnements de son espèce. L'exacte façon dont il investit son rôle, n'a pas laissé de traces dans les annales. Toujours est-il que très vite, il se retrouva en garde du cheptel. Dès la pointe du jour, il le menait brouter dans les prés que lui désignait son patron. Au début de son ministère, les herbages choisis pour nourrir le troupeau se situaient dans un rayon proche du village. Au sortir de l'hiver, après des mois d'enfermement, les bêtes n'avaient rien de blancs moutons. Elles avaient la laine filasse, et la couleur du troupeau oscillait entre le beige et le marron. La toison presque immaculée des plus jeunes agneaux les distinguaient de la masse. Redonner du moral à des animaux hébétés par la claustration hivernale, tel était l'objectif assigné par

le propriétaire du troupeau. Mêlée à la gent ovine, se distinguait une dizaine de chèvres, dont les constantes velléités d'indépendance ne manqueraient pas de poser problème. Tel fut le début d'un apprentissage, où l'empirisme se conjugait aux nombreuses interrogations que ses nouvelles fonctions faisaient naître chez l'apprenti berger. Sa naïveté d'alors, l'aurait fait sourire aujourd'hui. A la nuit tombée, une fois les animaux cloîtrés dans la bergerie, tous se retrouvaient à la table familiale pour le repas du soir. Le patron, sa femme ou un des enfants, moitié par amabilité, moitié par intérêt pour la vie du troupeau, demandait.

— Alors ! T'as eu beau temps ?

Un peu désarçonné il répondait.

— A part quelques gouttes de pluie, la journée a été agréable.

Tous les soirs le rituel se répétait, sans qu'il n'y voie malice. Après qu'on lui eut posé la même question plusieurs fois, il finit par comprendre qu'il y avait là quelque message subliminal dont il n'appréhendait pas correctement le sens. Cette interrogation n'était pas d'ordre climatique, encore que d'actualité en

cette mi-saison. La demande, dont la tournure était spécifique à la région, visait seulement à s'enquérir de sa journée de berger. Cela sous-entendait ! Est-ce que les bêtes par leurs facéties, ne t'en ont pas fait voir de toutes les couleurs ? « T'as eu beau temps » était nettement plus concis. Des interrogations plus précoces, un sens de l'observation plus aiguisé, auraient évité au jeune homme de se fourvoyer sur le long terme, et de passer pour plus benêt qu'il n'était. Chaque jour apportait des connaissances neuves, en même temps que des responsabilités plus importantes. Ces apports étaient distillés avec à propos par son patron, de sorte que les aspects de son rôle, qu'il aurait pu négliger par ignorance, étaient renseignés avant que cela ne porte à conséquence. Pour l'épauler dans sa tâche quotidienne, il lui avait été adjoint une auxiliaire, une chienne bâtarde dont les signes distinctifs laissaient pensifs sur les origines de sa lignée. Elle n'avait ni le feu sacré, ni l'enthousiasme habituels qu'on aurait pu être en droit d'attendre d'un chien de berger. Céleste comprit vite les raisons et les causes de ses insuffisances. Bien qu'il ait cruellement pâti de ses manquements répétés, il ne tint jamais rigueur à la mâtime de ses désertions répétées. Cette propension à se carapater n'empêchait nullement la

fautive de faire honneur aux rogatons de ses casse-croûtes.

Dans ces contrées, la modernité, laissait encore la part belle aux us et coutumes anciennes. Lors de son intronisation comme berger, il avait été entendu que les gages du postulant seraient constitués par ce qu'on appelait l'étrenne. Il ne s'était pas renseigné sur le montant de celle-ci. Il avait la candeur de croire, qu'aborder les questions d'argent était d'une trivialité peu digne, et que les émoluments auxquels il avait droit, seraient en rapport avec ses espérances. Ce en quoi il se trompait lourdement. On subviendrait à tous ses besoins, y compris les plus modestes, en échange de quoi il s'investirait pleinement dans les tâches qui lui seraient dévolues. Dans un contexte où le travail abondait, l'apport de deux bras solides n'était pas à dédaigner. Il s'apercevrait un peu tard que la compensation financière était presque symbolique. Pour l'heure, pris par les enjeux et les aspects pittoresques de sa nouvelle vie, ce n'était pas sa préoccupation première. Les chiens, auxiliaires au quotidien, mais dont la valeur marchande était nulle, étaient traités avec dureté, du moins par son patron. Celui-ci, inflexible avec lui-même, considérait la capacité de travail de chacun, comme

un étalon fiable de la valeur individuelle. Il menait de front, au détriment de sa santé, deux activités à part entière.

En ces années, les mines de charbon de la Matheysine étaient encore en activité. Le daron, alternant les horaires du soir ou du matin une semaine sur deux, exerçait à plein temps le métier de mineur de fond. Le reste de ses disponibilités étaient consacrées à la bonne marche de sa ferme. Outre ovins et caprins, l'établissement s'enorgueillissait d'un troupeau d'une dizaine de vaches que la patronne, parfois aidé de sa fille, trayait matin et soir. Après coup, Céleste comprit mieux pourquoi certains soir, le chef de famille, ivre de fatigue, s'endormait à table, le chef dodelinant au-dessus de son assiette de soupe, prêt à y choir tête la première. Cette surabondance de tâches à exécuter quotidiennement avait décidé de sa venue. Avec le retour des beaux jours, il incombait au néophyte de prendre en charge la destinée du troupeau de moutons. Les occupations multiples laissaient peu de place à l'attendrissement. Cela expliquait pourquoi la chienne payée généreusement d'un quignon de pain sec tous les deux jours, de coups de bâtons pour tout écart de conduite, et dont on venait de noyer la dernière

portée, montrait aussi peu d'entrain à s'impliquer dans son rôle de gardienne. Elle était si peu motivée, que dès qu'elle pouvait s'esquiver discrètement, sans un regard en arrière, elle laissait le garçon livré à lui-même. Il suffisait qu'un soleil généreux darde ses rayons sur son poil noir rare, car pelé par plaques entières, pour qu'elle file vers des zones fraîches et ombreuses. Ses manquements répétés n'étaient pas sans conséquence. L'autorité du berger, privée de son principal moyen de dissuasion, s'en trouvait fortement diminuée.

Pour faire un bon chien à moutons, un juste dosage de diverses qualités est demandé. Une agressivité trop grande est à proscrire. Il reste cependant primordial que les brebis craignent les réactions du canidé. Ce dernier doit savoir tenir le troupeau dans des limites inscrites, sans troubler les bêtes inutilement et perturber leur alimentation. L'animal et le berger sont sensés travailler en osmose. Ce bel équilibre ne s'acquiert pas du jour au lendemain, et pas avec n'importe quel animal. Les disparitions de son équipière, à des instants cruciaux, contribuèrent à faire vivre à l'apprenti pâtre de grands moments de solitude, doublés de moments de panique. Du point de vue d'un observateur extérieur, ces intermèdes revêtaient certainement un côté très

drolatique. Moutons et chèvres, étaient très attentifs au comportement de la chienne. Systématiquement, ils profitaient de ses désertions pour s'égailler en tous sens. Ils se moquaient bien des efforts du garçon, lorsqu'il tentait vainement de juguler la dispersion de ses ouailles aux quatre points cardinaux. Pour les éléments rebelles, de nouvelles opportunités se profilaient, et ils ne faisaient faute de tenter d'en profiter. Une clôture barbelée n'est pas un obstacle pour un mouton, d'autant que l'herbe est toujours plus grasse et verte de l'autre côté de celle-ci. Les injonctions, les cris, les tentatives d'intimidation, les brandissements de bâton, laissaient ce petit monde imperturbable, pour ne pas dire narquois. En d'autres circonstances, la scène aurait prêté à rire. Dans la réalité, les impertinences réitérées des dissidents, laissaient Céleste complètement essoré et décontenancé. Ces efforts, pour ramener un semblant d'ordre, étaient de peu d'effets sur les intéressés. Aussi, ce n'est qu'après moult gesticulations, plus bouffonnes qu'efficaces, que les perturbateurs daignaient enfin rentrer dans le rang.

En ce début de printemps, les premières sorties avaient lieu sur des parcelles bien délimitées, peu éloignées du hameau. La difficulté résidait dans

l'obligation de cantonner les bêtes dans un espace bien défini. En aucun cas, elles ne devaient prendre des libertés, et s'éparpiller dans les prés voisins. Plus tard, Céleste fut invité à mener paître le troupeau sur les terrains communaux, en réalité quelques îlots de verdure, épars le long du torrent qui déboulait du nord-ouest de l'Oisans, plus exactement du Valjouffrey. Son patron économisait ainsi, en ce début de printemps, les herbages encore jeunes de ses propres prés. Après la sieste de la mi-journée, les jeunes agneaux se lançaient dans des gambades effrénées, débauches d'envols aériens et de gracieuses cabrioles. Ils exprimaient leur joie de vivre, en improvisant sous le couvert du bord de la rivière, une élégante et aérienne chorégraphie. Il est arrivé, qu'au cours de ces envolées, pas toujours parfaitement maîtrisées, un des participants s'oublie au point de culbuter dans le courant tumultueux. Le risque d'être emporté et noyé s'avérait une peine bien sévère pour un simple moment d'abandon. Suite à ces immersions non désirées, aucune issue dramatique ne fut jamais à déplorer. Drossé sur la rive par le flot miséricordieux du cours d'eau, l'oublieux reprenait contact avec la plage de galets ; un peu hagard et tourneboulé. Il n'avait pas vraiment eu le temps, de prendre conscience du danger auquel il venait de